

Le silence d'Anaïs

Dominique Nauroy

Dessin de couverture de **Jean-Claude Servais**,
avec son aimable autorisation.

Jean-Claude Servais est le créateur du roman
graphique TENDRE VIOLETTE et l'auteur, entre
autres, de la suite LES CHEMINS DE
COMPOSTELLE en bandes dessinées.

Il est aussi un illustrateur de talent.

Vous pouvez le rencontrer sur www.jc-servais.be

IMPRIMÉ ET FAÇONNÉ EN FRANCE

ISBN : 979-10-92613-51-3

ISSN : 2494-789X

© Décembre 2017, LES ÉDITIONS CHUM

à Aurélie

Il venait ici un peu comme un voleur. Que craignait-il au juste ? Il se retourna, jeta un coup d'œil derrière lui. Personne ne prêtait attention à cet Aurélien confus. Il regarda donc, il pouvait donc regarder à son aise la Bérénice deux fois fixée par Zamora. Fixée, comme un papillon par l'épingle.

Louis Aragon

I

Anaïs : joueuse, aguicheuse, lascive, pensive et pulpeuse, Anaïs aux petits seins pourtant, rêveuse, boudeuse, mélancolique. Ainsi la préfère-t-il.

Paul tue le temps. Il a claqué sa dém', il lui reste un mois à tirer à la rédaction et il ne va pas se forcer. Il a ralenti le rythme et s'octroie chaque jour de larges plages à traîner sur les blogs consacrés au top model Anaïs Andor. Deux pages, actualisées par les fervents admirateurs de la divine créature, ont retenu son attention : elles recensent les apparitions de la star et compilent pêle-mêle portraits de studio, selfies publiés sur Instagram, sans négliger les clichés des paparazzis. À chaque clic, Paul repousse une guérison toujours lointaine.

Elle se peint en poupée vénitienne, ange punk, muse paresseuse, amante indolente, fille offerte, à peine nue ; il l'admire femme fatale, habillée de flots, vêtue d'un rien. Elle se mue en courtisane désenchantée, sourit avec mesure, les yeux mi-clos, joue l'oiseau aux longs cils ignorant les lois de la

gravité, la danseuse en nage échouée sur le parquet, la conquérante au poing levé, la belle enfant sur les lèvres de laquelle le moindre rouge est une outrance. Elle sert et ressert la même lassitude feinte au photographe, qu'il s'appelle Jancis Avedon, Emely Faaddar ou André Weber. De temps à autre, elle concède un regard inquiétant dans un noir et blanc où ses prunelles étincellent. Mais Anaïs, mauvaise actrice, n'est jamais plus belle que lorsqu'elle est photographiée à la dérobée. Elle se révèle surprise, parfois morose. Paul admire ces rares génies qui ont su la révéler alors que s'achève la séance et qu'elle abandonne ce masque immuable, réservé à la marque, à l'annonceur, au catalogue. Cette moue étudiée, ces lèvres généreuses savamment entrouvertes : la pantomime s'évanouit au moment où Anaïs s'extirpe de l'élément dans lequel elle baigne toute la journée. Hannah Lyssenko, Charles Whitaker, le couple virtuose Jane Emberrott et David Klein ont su capter cette seconde. Paul leur voue une reconnaissance éternelle.

Entre deux photos, les aficionados glissent parfois une vidéo : l'extrait d'un défilé ou d'une interview où on entend Anaïs, « *so lovely* » avec son accent français. C'est là qu'il la trouve la plus fausse, réjouie de commenter l'événement auquel elle participe. L'égérie donne du « *amazing* » à tout va, s'esclaffe comme une petite conne. Il parcourt

des coupures de presse où, satisfaite de son humble perfection, elle vend le rêve d'une vie facile, rythmée par la savante sélection de fruits bio composant le muesli du lendemain. La jouvencelle confesse que le mannequinat n'était pas *a priori* la carrière à laquelle elle se destinait et laisse entendre qu'elle a gravi sans peine les marches lui permettant d'accéder au podium où défilent les gloires éphémères. Anaïs lâche par bribes sa philosophie basique, balance des « conseils beauté ». La fleur de potager ne semble jamais rattrapée par les sordides contingences de la vie quotidienne. « La mode plonge la femme dont elle parle et à qui elle parle dans un état innocent, où tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes », écrivait Roland Barthes un an avant Mai 1968. Anaïs ne pousse pas l'exercice jusqu'à étaler ses engagements au service de causes humanitaires, elle ne va pas poser dans des « écoles de l'espoir », n'y arbore pas de robe du même blanc et du même bleu que le logo de l'Unicef.

Paul repère une interview où elle se livre un peu. Sous un titre qui s'étale sur deux pages, « Anaïs nous donne la clé des *chants* », la jolie nymphe conte un épisode initiatique, une anecdote tirée de son adolescence :

Je n'avais aucune attirance pour le piano, en dépit des invitations répétées de ma mère qui l'ensei-

gnait à l'école de musique. Après une série d'échecs, elle a su s'y prendre, composer avec mon inclination au jeu. Et jouer revient, pour moi, à résoudre des énigmes. Elle m'a appris des bases de solfège, puis à reconnaître les notes à l'oreille. Ce fut la partie la plus critique. Elle a ensuite associé douze lettres à chaque note, du do au si, touches blanches, touches noires. C'était à moi de découvrir le mot qu'elle jouait, à ajouter les lettres qui, faute d'un alphabet complet, n'étaient pas jouées. Je garde cette image de ma prime adolescence. Un peu plus tard, une série d'accords a permis d'intégrer trois voyelles et trois consonnes supplémentaires. Nous avons au bout du compte inventé une série d'arpèges, chacun signifiant un numéro. Rapidement, j'ai repéré les premiers mots à leur motif mélodique. « Viens manger », « Je monte te dire bonne nuit », « Anaïs je t'aime » : les phrases musicales que maman composait sur cette base étaient toujours harmonieuses, elle parvenait à éviter dans ses ritournelles des dissonances malheureuses, sautant au besoin une voyelle. Puis, je n'ai plus été sensible qu'aux lignes mélodiques, tentant d'en deviner la signification, sans recourir à une traduction lettre à lettre. Je faisais vite ma paresseuse. Certains contresens furent parfois cocasses.

En pied d'article, la journaliste se targue d'avoir entendu la star lui épeler en chant « Anaïs je

t'aime ». Paul lit et relit ce seul témoignage authentique.

Marie Claire, Vogue, M du Monde, Vanity Fair, un à un, les magazines tombent sous son charme. Elle chevauche un pur-sang dans une baie à marée haute, erre en salopette blanche dans les champs de coquelicots, s'adosse à la pompe d'une station essence sur la route reliant Page à Grand Canyon. Elle joue l'autostoppeuse, sourire élégant, une cigarette entre les doigts, ses cheveux dansent devant son visage adolescent ; elle s'accoude à une vieille Cadillac égarée dans le désert de Gobi... Après une flamboyante séance photo publiée dans *Elle*, les contrats s'enchaînent pour Lancôme, Givenchy, Flower for June et Vuitton. Sur les podiums elle rayonne, sortie par inadvertance d'un polar, d'une bande dessinée, dans des robes drapées, ajourées et découpées, relevées de touches futuristes. Plusieurs saisons à s'afficher dans les longues robes flottantes aux couleurs d'aquarelles délicates de Saint Laurent lui donnent les clés du club très fermé des modèles Victoria's Secret.

Paul a acheté le DVD *Female trouble* pour les neuf secondes au cours desquelles Anaïs apparaît. Il repasse presque chaque jour ce film de Bettina Rheims où la jeune fille, vêtue d'un corset blanc, interprète un automate qui fait mine d'avaler un moineau empaillé puis danse de manière saccadée

devant les roches moussues d'une fontaine. L'inquiétante marionnette a le regard fixé sur sa main gauche, sa tête penche à peine, on la croirait possédée. Pantin sublime, frêle pendule hoquetante, Anaïs en mode surréaliste lui trotte dans la tête : pendant une courte période, renonçant aux défilés, elle s'était livrée aux regards d'une poignée d'artistes qui avaient façonné son image. Certains avaient bousculé son corps, maltraitant la petite fille sage et fragile qu'elle brandissait comme seule et unique composante de sa personnalité. Anaïs se révélait soudain piégée dans l'eau d'une baignoire minable, les yeux cernés des dernières larmes, semblant fuir le photographe qui ne la lâchait pas. Ailleurs, dans l'escalier d'une cabane mal éclairée, elle dévoilait la suie qui recouvrait ses pieds ensanglantés, ses jambes sales et le tatouage sur sa nuque dégagée : un soupir musical à demi effacé.

Paul maugrée et répète, l'air accablé :

— Anaïs ! Anaïs !

Il tente de la dépouiller du mystère qui la nimbe, se demande quel regard elle a posé sur ces brèves métamorphoses. Et, comme un aimant, chaque fois il retourne sur sa photo fétiche, un cliché monochrome d'Anaïs allongée sur un ponton. Son visage surplombe la mer, l'onde caresse la chevelure de la naïade née de la vague. Ses bras en croix présentent une ligne gracile et pure, elle est

le Christ nu, paisible, à l'écoute du ressac, buvant le soleil qui s'abat sur elle sans brutalité. Il n'existe pas de portrait plus émouvant.

Peu à peu, les photos se raréfient. En dépit des commentaires toujours louangeurs : « elle a la grâce des anges », « she looks like a living statue », « un visage échappé de l'Éden », « quel artiste a sculpté ses lèvres ? », les forums sont peu à peu désertés. Les derniers fidèles publient ce qu'ils parviennent à trouver, soit peu de chose : des photos sans grâce et sans imagination où Anaïs porte sur ses épaules et à ses pieds la camelote en polyester qu'il faut vendre. Rien d'exaltant. Dernier commentaire qui n'en appelle plus d'autres : « Étrange comme le monde de la mode la sous-estime. » L'enthousiasme s'émousse et ainsi s'achève la carrière météorique de la petite splendeur.

Paul ne déniche aucune nouvelle campagne dont Anaïs serait l'idole, aucune fulgurance au cours de la dernière année, rien qui ne vaille le coup d'œil. Une rupture, qui ne dirait pas son nom, semble avoir eu lieu.

Pas de doute : vous l'avez croisée. Elle hante encore les zones commerciales, modelées aux exigences des enseignes franchisées ; leurs vitrines vendent du rêve en quatre par trois et Anaïs, en nuisette, plus grande que nature, nous regarde déambuler vainement, vaquer à nos occupations

dérisoires. Elle est là, permanente, passée de mode elle reste. Dans la galerie marchande où Paul se rend à l'occasion, Anaïs fait face à Natalia Vodianova, en maillot de bain. De part et d'autre de l'allée intérieure bordée de magasins, les deux beautés rivales se toisent.

Paul a snobé les autres modèles, il ne s'est pas immergé dans l'album de Natalia qui se targue de plus de 6 000 photos ; Gisele Bundchen, près du double ; Doutzen Kroes la talonne ; Miranda Kerr affole toutes les statistiques avec plus de 14 000 clichés flatteurs. À leurs côtés, Anaïs en aligne péniblement 2 900.

En dépit de leur aura, d'une maîtrise plus affirmée du métier ou de leur corps, Paul se lasse des catalogues sans fin d'Adriana Lima, Élise Crombez ou Candice Swanepoel. Il revient toujours à la source, remonte à la première entrée d'une page consacrée à Anaïs où un portrait naïf accompagne ces mots : « Ravissante. Personne ne parle de toi ? Je ne t'ai trouvée nulle part. »

La féerie avait pris fin. La belle s'était amusée, avait pris *du bon temps* comme il convient de dire, et on avait sifflé la fin de la partie. Anaïs resterait une étoile filante que l'univers de la haute couture avait déjà oubliée.